

Marie-Aude Murail

Charles Dickens

Ouvrier à douze ans, célèbre à vingt-quatre.

Belles vies • *l'école des loisirs*

Marie-Aude Murail

Charles Dickens

Belles vies
l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6e

1
OÙ TOUT COMMENCE BIEN, CE QUI N'EST PAS BON SIGNE

En règle générale, la naissance des grands hommes se signale au reste de l'univers par le passage d'une comète dans le ciel.

Le 6 février 1812, veille de la naissance du plus grand romancier de tous les temps, sa mère Elizabeth décide d'aller au bal. Faut-il y voir un heureux présage ? En tout cas, Elizabeth adore danser. Comme John, son mari, adore faire la fête, le 8 février 1812, il réunit ses amis pour célébrer la naissance de son fils, Charles Dickens, en mangeant des côtelettes d'agneau et en buvant du punch fumant. John, modeste commis à la Trésorerie de la Marine, est un homme charmant, sociable, rieur, aimant la toilette et les belles phrases. Un gentleman. Il n'a qu'un défaut, un petit défaut. Il dépense plus d'argent qu'il n'en

gagne. Pourtant, il vous explique très bien ce que vous devez faire :

– Vous êtes jeune, cher ami, croyez-en mon expérience. Revenu annuel, vingt livres. Dépense annuelle, dix-neuf livres dix-neuf shillings six pence. Résultat : bonheur. Revenu annuel, vingt livres. Dépense annuelle, vingt livres zéro six. Résultat : malheur.

Cela dit, il vous invite à reprendre des côtes d'agneau, bien poivrées, un délice, et à chanter en chœur avec lui ce refrain si distingué :

– Hue donc, cocotte
Hue donc, hue, hue !

En règle générale, les grands hommes se signalent par une exceptionnelle précocité et se mettent à parler dès le berceau.

Il faut tout de même attendre la cinquième année de Charles pour le voir triompher, debout sur la table, dans un répertoire de chansons comiques :

« Depuis longtemps, j'vous courtise, m'dame,
Maintenant que de la mer j'suis rentré.
S'agit plus de dire des bêtises, m'dame,
Faut s'dépêcher de nous marier. »

C'est un joli petit bonhomme qui chante d'une voix claire de soprano tandis que sa sœur aînée Fanny l'accompagne au piano. Il a des cheveux longs et bouclés et des yeux d'une couleur indéfinissable, gris-vert-noisette. Il fait des mimiques si drôles, planté sur la table, que son père l'exhibe dans toute la ville de Chatham pour que ses amis et connaissances puissent en profiter. Autrement, il le confie volontiers à la petite bonne.

Dans toute famille qui aspire à la respectabilité, on se doit d'avoir une bonne, qu'on va chercher à l'orphelinat. Ça ne coûte rien. Mary Weller a treize ans. Elle a dû rater sa vocation de sage-femme, car elle est fascinée par les accouchements. Elle emmène Charles chez les jeunes accouchées, et même chez une dame qui vient d'avoir des quadruplés. Les bébés, tous morts, exposés côte à côte sur un linge propre en haut d'une commode, font penser à des pieds de porcs tels qu'on les présente dans une triperie bien tenue. Spectacle tout indiqué pour un petit garçon nerveux que Mary prend un plaisir vampirique à terrifier. Elle lui raconte, à la nuit tombée, les aventures du capitaine Murderer qui massacre ses épouses successives et en fait des pâtés de

viande cuits au four. Mais une de ses futures victimes réussit à injecter un poison dans la croûte d'un pâté et, quand le capitaine Murderer le mange, il se met à bleuir et à enfler, puis il éclate en petits morceaux. Heureux dénouement, comme disait l'aumônier familial de Barbe-Bleue à son enterrement.

De sa cinquième à sa huitième année, Charles grandit paisiblement dans le sud de l'Angleterre entre Chatham et Rochester. Rochester est une cité sévère qui se recueille à l'ombre de sa cathédrale. Mais Chatham est une ville joyeuse et désordonnée dont les principaux produits paraissent être les soldats, les marins, la craie et les crevettes. Les rues ont un air d'animation dû surtout à l'humeur sociable des militaires qui s'avancent en chancelant, sous l'effet d'un débordement de vie et d'eau-de-vie tout ensemble.

Charles suit parfois son père jusqu'à l'arsenal maritime où il travaille. Ils aiment regarder les grues qui déchargent les navires, respirer l'odeur des cordages goudronnés, ils écoutent s'échapper des forges le bruit clair du marteau sur l'enclume. Parfois, ils passent devant les pontons, ces vieux bateaux gris

transformés en prisons. Au travers des hublots, on aperçoit les silhouettes effrayantes des forçats.

Charles y repense ce soir d'été où un coup de canon vient de partir des pontons.

– Ah, dit son père, un forçat qui s'est tiré…

– Qu'est-ce que ça veut dire, papa ?

– Echappé, échappé, rectifie Mme Dickens, la voix brève.

– Mais pourquoi on met les gens dans les pontons ?

– On met les gens aux pontons parce qu'ils tuent, parce qu'ils volent, parce qu'ils font des faux et toutes sortes de vilaines choses. Et ces gens-là commencent toujours par poser des questions. Maintenant, au lit !

Ce n'est pas vraiment une punition. Charles a une petite chambre tout en haut de la maison et, dans la pièce voisine, son père a rangé ses bons vieux bouquins, *Don Quichotte, Gil Blas, Tom Jones, Robinson Crusoé, les Mille et Une Nuits*… Charles lit comme s'il en allait de sa vie, il lit et puis il joue. Il est tour à tour naufrageur, naufragé, prisonnier, évadé, roi et mendiant, et pour terminer en beauté, il se fiance à la petite fille blonde de la maison voi-

sine dont la vie entière consiste en anniversaires (du moins, à ce qu'il lui semble).

Pour parfaire son bonheur, James, James Lamert, son grand cousin, vient parfois le chercher pour l'emmener au Théâtre royal de Rochester. Le théâtre, c'est un autre monde qui vous saisit dès l'entrée, avec cette bonne odeur de sciure de bois et de pelures d'orange. Prenez le temps de vous installer aussi confortablement que possible, les bancs en bois n'ont pas de dossier, et la représentation va durer six ou sept heures…

Voici, pour commencer, le ballet de *L'Indien sauvage et la Jeune Fille*. Bondit sur scène une petite fille à la figure vieillotte, dont la croissance a été ingénieusement ralentie par des rations de grog à l'eau-de-vie dès son plus jeune âge. Elle est présentée sur toutes les affiches comme l'Enfant Phénomène, et il faut croire qu'elle l'est vraiment, car voilà déjà cinq ans qu'elle en a dix.

Puis c'est le tour de la comédie sentimentale qui permet à la plus jolie actrice de la troupe de montrer ses jambes galbées de petit page tout en jurant, le bras tendu, de servir tout le monde à la vie à la mort. Votre voisin, qui n'en peut plus d'enthousiasme, frappe sur le plancher à grands coups de parapluie. L'atmosphère est de plus en plus irrespirable, mélange de corps mal lavés et de bougies fondues. Les gens écoutent ou n'écoutent plus, c'est selon.

Enfin, c'est l'heure du drame, *Hamlet* du grand Shakespeare. Bien sûr, Charles admire le grand Shakespeare, mais il ne peut s'empêcher de remarquer que le roi du Danemark a emporté son rhume outre-tombe et qu'il tousse encore, une fois mort. La reine du Danemark, malgré tout le respect qu'on lui porte, semble appartenir à l'âge du cuivre. Une large bande de ce métal lie son menton à son diadème comme si elle souffrait d'un somptueux mal de dents, et des bandes semblables ceignent sa taille et ses bras si bien qu'elle se fait traiter de « grosse caisse » par le public à chacune de ses apparitions.

Le personnel de la troupe étant un peu réduit, le gentilhomme du premier acte se présente un peu plus tard sur scène comme un habile marin, puis comme un comédien ambulant, ce qui amène progressivement le public à manquer de tolérance à son égard. Lorsqu'on découvre qu'il est aussi fossoyeur, l'indignation générale prend la forme de coquilles

de noix. Charles fait ce qu'il peut pour ne pas rire. Nous sommes en plein drame. Hélas, au dernier acte, la triste Ophélie est la proie d'une folie si lente, si musicale, elle prend tellement de temps pour dénouer, pour plier, pour enterrer son écharpe de mousseline blanche avant d'aller se noyer qu'un spectateur exaspéré finit par lui crier : « Maintenant que le bébé fait dodo, allons dîner ! »

Bref, le théâtre, c'est formidable, et dès que le jeune Charles est de retour à la maison, encore tout excité par les splendeurs entrevues, il veut monter une pièce, lui aussi. Il écrit *Misnar, sultan des Indes*. Pour trouver des acteurs, pas de problème puisque M. et Mme Dickens ont eu la bonne idée d'étoffer la troupe. En plus de Fanny et de Charles, il y a maintenant Laetitia, Harriet et Frederick… Tout le monde en scène ! Quand il sera grand, si le capitaine Murderer ne l'a pas mangé, Charles sera comédien, c'est décidé. Ou écrivain ?

Mais pour le moment, il a neuf ans. À la fois exubérant et secret, gai et anxieux, il est sujet à des crises de spasmes dans tout le côté gauche qui le couchent sur le gazon tandis que les autres petits

garçons continuent de jouer au cricket. À force de les observer, il est sans doute celui qui connaît le mieux les règles du jeu.

Charles va à l'école chez M. Giles où, comme l'indique le dépliant publicitaire : « la section d'anglais se distingue par l'attention accordée à la rédaction de lettres et à la composition d'essais et de dissertations ». Même si le maître est gentil, il se transforme en quelqu'un de terrible aux yeux affolés du jeune Charles.

– S'il vous plaît, monsieur, puis-je m'arrêter ? ose-t-il parfois lui demander.

Charles veut devenir cultivé, un gentleman comme papa. Ce qui exige de lui le port d'un chapeau haut-de-forme blanc, d'un épouvantable gilet serré à la taille et d'un épouvantable pantalon solidement boutonné.

Charles et papa s'offrent de temps à autre une petite récréation et vont se promener sur la route entre Gravesend et Rochester. Leurs pas les conduisent souvent là, devant cette belle maison en brique du XVIIIe siècle flanquée d'une tourelle blanche. Un vrai palais pour Misnar le Sultan. Une fois de plus, ils s'arrêtent pour l'admirer.

– Elle te plaît, hein ? dit M. Dickens à son fils. Eh bien, si tu travailles dur, dur, peut-être, un jour, c'est toi qui habiteras là !

Plaisanterie de grande personne, n'est-ce pas ? La maison s'appelle Gad's Hill Place. Charles la regarde encore et soupire. Habiter là ? Impossible…

En règle générale, avant d'être célèbres, les grands hommes ont été des petits garçons.